

Hébreu, grec, araméen, quelle langue parlait Jésus ?

La question de la langue de Jésus qui intéresse depuis plusieurs siècles les exégètes et les théologiens demeure une question d'actualité.

Sur la scène mondiale, le film de Mel Gibson, *The Passion of the Christ*, sorti en 2004, mettait en avant la langue araméenne parlée par le Christ et son entourage. Dans les milieux des chrétiens d'Orient, notamment en diaspora, il est fréquent d'évoquer cette question qui fascine nombre de croyants, notamment Occidentaux. Il est commun d'assister à une messe maronite, à Notre-Dame du Liban à Paris par exemple, et d'entendre le prêtre annoncer que « le récit de l'institution sera prononcé en araméen, la langue du Christ ». Il est aussi fréquent de rencontrer un chaldéen de Sarcelles qui dira que sa communauté parle encore la langue de Jésus. Ces scènes peuvent de même avoir lieu chez

les syriaques et les assyriens.

Cependant, au-delà des pieuses et légitimes émotions suscitées par la proximité supposée avec les syllabes prononcée par le Maître il y a deux millénaires, il est nécessaire de se poser quelques questions, car un examen de la chose révèle une complexité qui mérite nuance. Ces communautés disent utiliser la langue de Jésus, mais est-ce vraiment le cas ? Quelle langue parlait Jésus ? Est-elle celle des liturgies ou des dialectes des différentes Églises et communautés de tradition syriaque ?

Contexte historique global

C'est à partir du VIII^e s. avant J.C. que l'araméen devint la *lingua franca* de la

Méditerranée orientale, grâce à plusieurs empires qui se succédèrent et qui l'avaient comme langue officielle, à savoir le néo-assyrien (934-609), le néo-babylonien (626-539) et le perse achéménide (559-330). Même si les conquêtes d'Alexandre le Grand au IV^e s. avant J.C. imposèrent le grec qui se répandit *de facto* et s'imposa dans les étendues impériales, l'araméen demeura la langue principale du Proche-Orient jusqu'à l'arrivée de l'islam au VII^e siècle.

Depuis leur retour de l'exil en Babylonie en 538 avant Jésus Christ, l'araméen supplanta l'hébreu chez les juifs, et devint la langue dominante jusqu'à l'arrivée de l'islam. En témoignent des écrits majeurs du judaïsme, écrits dans cette langue, comme certaines parties des livres bibliques de Daniel et d'Esdras, le *Targoum* (traducteur), paraphrase araméenne de la Bible hébraïque compilée après la captivité babylonienne, ou les deux Talmuds* de Jérusalem (II^e-V^e siècle) et de Babylone (VI^e siècle).

Rapprochons-nous à présent du contexte immédiat de Jésus, celui de la Palestine du I^{er} siècle. Au sein des communautés juives, trois langues pouvaient se rencontrer. L'araméen, langue d'échange essentielle des juifs depuis l'exil, le grec depuis Alexandre et l'hébreu comme langue religieuse savante ou liturgique.

Langues de la Palestine au I^{er} siècle

Commençons par l'hébreu, la langue par excellence du judaïsme. À l'époque de Jésus, les cas où il était parlé faisaient probablement exception. Remplacé par l'araméen, il fut sacralisé et à l'écart de l'usage quotidien. Il eût été utilisé par les

savants pour les discussions théologiques, et faisait certainement office de langue liturgique. Des courants religieux, comme celui de Qumran, l'utilisèrent majoritairement. La grande majorité des manuscrits de la mer morte sont en hébreu, et seulement 15 % en araméen. Jésus, quant à lui, connaissait l'hébreu. Les évangiles nous en donnent plusieurs indications, dont la lecture des rouleaux de la Torah*, qui se faisait en hébreu, mais fort probablement aussi les enseignements dans les synagogues et les discussions avec les différents docteurs de la loi. En dehors de ces cas précis, ce n'est sans doute pas à l'hébreu que le Christ recourait.

Dans la Palestine du I^{er} siècle, la langue grecque était très répandue dans les milieux juifs, mais de manière inégale selon les régions. À Jérusalem, elle était utilisée par les classes supérieures, notamment pour des finalités commerciales, et par beaucoup de juifs pour échanger avec les « gentils ». En Galilée, il était parlé dans plusieurs villes,

→ L'auteur



Antoine Fleyfel

Franco-libanais, docteur en philosophie et théologie, Antoine Fleyfel est professeur affilié à l'Université St-Joseph de Beyrouth et directeur de l'Institut chrétiens d'Orient créé en juin 2020.

En 2011, il a fondé la collection Pensée religieuse et philosophie arabe qu'il dirige à L'Harmattan.

comme à *Beit She'an* (Scythopolis) ou à Sepphoris à côté de Nazareth. Celle-ci fut la capitale de la Galilée durant le Grande révolte juive de 66-73. Dans d'autres villes, comme Capharnaüm, le grec était présent, dans la mesure où il était une langue internationale, et que la Galilée se trouvait à la croisée de routes commerciales. L'expansion du grec se fit sur fond de résistance linguistique en Galilée, laquelle s'estompait dans le sud qui le parlait plus fréquemment. Quant aux communautés diasporiques, largement hellénisées, comme à Alexandrie, elles l'utilisaient d'une manière courante, et participèrent à sa diffusion en Judée, à travers les contacts entretenus avec les leurs. Jésus, comme beaucoup de juifs de son temps, aurait connu le grec comme langue secondaire, sans forcément l'utiliser d'une manière systématique. Plusieurs exégètes plaident en faveur de l'utilisation du grec par Jésus, notamment durant son Sermon sur la montagne auquel ont assisté de « larges foules » comme nous renseigne l'évangile de Luc. Les tenants de ces thèses supposent que des juifs hellénisés et des païens devaient forcément être présents, d'où la nécessité de s'exprimer en grec. Cela est certes sujet à critique, mais la question de l'utilisation du grec par Jésus se trouve renforcée à travers ses déplacements dans les villes phéniciennes de Sidon et de Tyr, et dans les villes de la Décapole, qui parlaient toutes grec à l'époque. Dans le même sillage, l'évangile de Jean (7, 35) nous parle des juifs qui se demandaient si Jésus ira prêcher dans les communautés juives hellénisées de la diaspora. Enfin, Jésus

aurait parlé grec avec le centurion et avec Pilate. Il est peu probable qu'ils aient échangé en araméen, et encore moins en hébreu ou en latin, langue officielle de l'Empire, que les populations locales ignoraient.

Quant à l'araméen, il était la langue commune de la Palestine au I^{er} s. Mais Judéens*, Samaritains* ou Galiléens* ne le parlaient pas de la même manière. En Galilée, où se trouvent des hauts lieux du ministère de Jésus (Nazareth ou Capharnaüm), on parlait un araméen spécifique dénommé par les spécialistes « araméen galiléen ». Celui-ci permettait de reconnaître immédiatement les Galiléens, chose nécessaire pour les Judéens qui les appréciaient peu. Ceux-là leur reprochaient leurs pratiques religieuses impures, leurs mariages avec des « gentils » après l'exil, et leur langage grossier. L'évangile de Matthieu l'évoque par exemple lors de la trahison de Pierre qui fut reconnu à cause de son langage (Mt 26, 73). Dans le livre des Actes des Apôtres, (Ac 2, 7-8), à l'occasion de la Pentecôte, ceux qui étaient présents avaient entendu les Apôtres, chacun dans sa langue, et furent étonnés et dirent : « Ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? ». Car l'accent galiléen était reconnaissable. C'est cet araméen galiléen que Jésus avait comme langue maternelle, et qu'il utilisait comme langue quotidienne et principale dans son ministère.

L'araméen dans le Nouveau Testament

Évoquons certains éléments néo-testamentaires qui nous permettent

d'apprécier davantage la place de l'araméen dans le contexte de Jésus. D'emblée, les paroles de Jésus sont relatées en araméen dans les textes grecs des évangiles. Dans Mc 5, 41, il dit à la fille du chef de la synagogue considérée comme morte : *Talitha koumi*, qui se traduit par « petite fille lève-toi ». Par

ailleurs, Jésus appelle Dieu Abba, « papa » en araméen, à de nombreuses reprises. Cela lui permet de souligner la proximité et l'intimité de sa relation avec Dieu. Dans Mt 5, 22, il est dit « que celui qui dira à son frère : *Raca* ! Mérite d'être puni par le sanhédrin ». *Raca* veut dire en araméen « insensé, tête vide ». Jésus est appelé *Rabbuni*, « mon Maître, mon Seigneur », et l'expression araméenne *Maranatha* peut être expliquée

de deux manières : *marana tha* (Seigneur viens) ou *maranatha* (notre Seigneur est venu). Quant au ps 22,2 prononcé par Jésus sur la croix « *Éli, Éli, lama sabachthani* » (Mt 27, 46 ; Marc 15, 34), il s'agit d'une version araméenne du texte hébraïque.

Par ailleurs, on retrouve des noms propres en araméen, de personnes ou de

localités. Ainsi en est-il de Pierre, *Kepa*, ou Cephass, rocher, ou de Tabitha (Ac 9, 36) qui veut dire gazelle. Mais aussi, Gethsémani, *Gath Smane*, la pression ou la cuve à huile ; Golgotha, la finale *tha* est araméenne ; Bethesda, le nom d'un étang dans Jn 5, 2, signifie en araméen « Maison de la grâce » ou « Maison

de la miséricorde » ; Akeldama, un champ évoqué dans Ac 1, 19, acquis avec la récompense de Judas pour la trahison de Jésus, veut dire le champ du sang, de *haqal* et *dama*.

La prégnance de la culture araméenne dans la vie de Jésus et de ses disciples était tellement importante que certains courants anciens et modernes de la science biblique considèrent que les premières versions du Nouveau Testament furent

rédigées en araméen. C'est la théorie dite de la primauté araméenne. Même s'il existe un large consensus entre les spécialistes modernes sur la rédaction, d'abord en grec, du Nouveau Testament, cette théorie rappelle l'importance de l'élément araméen, parfois perdu entre les versions et les spéculations gréco-latines.



La Palestine au temps de Jésus : en orange, la province romaine dirigée par Ponce Pilate, en jaune le royaume de Hérode Antipas sous contrôle de Rome.

En somme, Jésus de Nazareth, qui s'inscrit dans son contexte, connaissait vraisemblablement trois langues : la maternelle, l'araméen, la religieuse et savante, l'hébreu, et l'internationale, le grec. On peut facilement supposer qu'il alternait leur utilisation selon les besoins de son ministère. Ainsi, les Églises qui prient en grec utilisent une langue de Jésus, et les chrétiens hébraïsants et les juifs, prient dans la langue de prière du Christ. Mais c'est autrement que les Églises orientales en question comprennent la chose. Elles veulent souligner que leur araméen correspond à la langue maternelle de Jésus, normalement plus intime que les autres. Est-ce le cas ? Abordons quelques considérations linguistiques.

Araméen ou araméens ?

L'araméen appartient au groupe des langues sémitiques (de Sem, fils de Noé) qui étaient parlées à partir de l'Antiquité au Moyen-Orient, dans le Nord de l'Afrique et dans sa Corne. Le nom de la langue araméenne aurait comme origine Aram, une région biblique au centre de la Syrie actuelle. Selon les traditions juives et chrétiennes, le nom de cette région dérive d'Aram, fils de Sem.

C'est avec l'Empire néo-assyrien que la langue araméenne commença à prospérer et qu'elle fut attestée, pour la première fois, au IX^e s. Langue des plusieurs empires, elle était véhicule d'éducation, de commerce et d'échanges humains. Répandue de l'Égypte au Pakistan, elle était internationale et d'une importance majeure jusqu'à l'arrivée de l'islam. L'araméen ne fut jamais une langue unique

ou rigide, mais exista toujours sous forme de dialectes considérés parfois comme langues, dont l'accent, la syntaxe ou le vocabulaire variaient selon les espaces et les époques. Examinons les dialectes qui nous intéressent, ceux de l'araméen utilisé par les juifs de Palestine au I^{er} siècle, et des communautés chrétiennes de tradition araméenne syriaque.

Le judéo-araméen désigne les dialectes araméens, parlés par les juifs, et influencés par la langue hébraïque, notamment sur le plan de l'emprunt d'un certain vocabulaire. Il est possible d'inscrire plusieurs dialectes au sein du judéo-araméen, qui connaît des versions orientales et occidentales, répartition géographique qui s'effectue en référence à la Mésopotamie qui légua au juifs cette langue après l'Exil. Ainsi, c'est à une forme occidentale de la langue araméenne qu'appartient le judéo-araméen parlé en Palestine. On y parle surtout l'araméen hiérosolymitain, l'araméen samaritain ou l'araméen galiléen. Évoquer ces éléments nous permet de situer la langue maternelle de Jésus dans un schéma plus large de la langue.

La langue syriaque trouve son origine dans l'araméen, elle y est étroitement liée mais n'en est pas un simple dialecte. Son développement littéraire ainsi que celui de son alphabet unique lui confèrent davantage le statut d'une langue. Ses origines se trouvent dans l'araméen du nord de la Mésopotamie. En réaction à l'hellénisation liée aux conquêtes d'Alexandre le Grand, les dialectes araméens de la Syrie et de la Mésopotamie commencèrent à être écrits. Le Royaume d'Osroène, fondé à Édesse* en 132 avant

Jésus Christ, fait de son dialecte local, le syriaque, sa langue officielle, ce qui fut l'occasion de son développement et son uniformisation, tant sur le plan du style et de la grammaire, que sur celui de son alphabet. Cette étape, et puis l'apparition du christianisme, renforçèrent le caractère unique du syriaque, dans la toile complexe des dialectes araméens. La ville d'Édesse

linguistiques et liturgiques de ces communautés constituent aujourd'hui les Églises concernées par la « langue du Christ », à savoir les maronites, les syriaques orthodoxes et catholiques, les chaldéens et les assyriens.

Araméen ou syriaques ?

À ce niveau de notre examen, nous

EN CHIFFRE

Quelques dates-clés

VIII^e siècle avant JC : l'araméen devient *lingua franca* de la Méditerranée orientale

IV^e siècle avant JC : Alexandre le Grand impose le grec aux territoires conquis ; l'araméen demeure la langue principale du Proche-Orient

538 avant JC : retour de l'exil à Babylone, l'araméen supplante l'hébreu chez certains juifs

132 avant JC : à Édesse, le syriaque, tiré de l'araméen, devient langue officielle

VI^e siècle après JC : grands schismes dans les Églises orientales. Apparition de deux usages du syriaque : le syriaque oriental et le syriaque occidental.

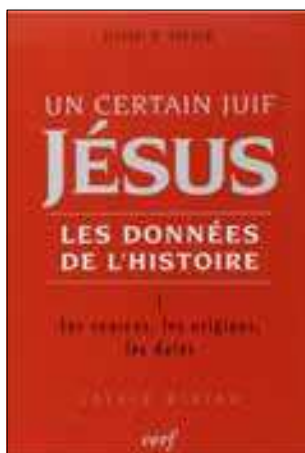
joua en effet un rôle clef dans le développement du christianisme des premiers siècles, et sa langue fut celle des communautés qu'on désigna comme syriaques, de la même manière qu'on désignait les grecs, les latins ou les arméniens. La Bible y fut traduite en syriaque, la *Peshitta**, et elle était au centre de l'âge d'or du christianisme syriaque, avec Saint Éphrem et d'autres saints, savants, scientifiques ou théologiens. Les héritières théologiques,

constatons que l'araméen galiléen, bien qu'appartenant, comme le syriaque, à l'araméen, s'en trouve un peu distant. D'autant plus que les alphabets ne sont pas tout à fait les mêmes, encore moins les accents, la littérature et les vocabulaires contextuels qui sont venus se greffer sur le développement de ces idiomes. De plus, l'araméen galiléen déclina au cours des premiers siècles du christianisme, alors que le syriaque se développa pendant deux millénaires

et il est toujours vivant dans certaines communautés, ce qui lui confère un caractère propre et original. Mais cette dissemblance entre ces deux réalités linguistiques araméennes n'est pas des moindres, car il n'existe pas une seule langue syriaque.

Les principes littéraires de la langue syriaque furent fixées par la *Peshitta* mais aussi par les écrits de Saint Éphrem. C'est à partir du VI^e siècle, témoin de grands schismes au sein des Églises orientales (nestoriens, chalcédoniens et monophysites) que deux usages du syriaque se distinguèrent, l'un oriental et l'autre occidental (encore par rapport à la Mésopotamie). Sur le plan de la

langue littéraire, il y a un socle commun, et la différence entre syriaque oriental et syriaque occidental se situe sur le plan des alphabets ; des prononciations de certaines consonnes ; et des voyelles dominantes dans les mots qui sont majoritairement des « a » pour le premier, et des « o » pour le second. Les choses se complexifient davantage sur le plan des dialectes. Le dialecte du syriaque oriental s'appelle le *soureth* (langue, parole). Il est encore parlé par de nombreux chaldéens et assyriens, en Irak et de par le monde. En contact avec la langue arabe, il lui emprunte du vocabulaire. Le *Touroyo* (montagnard) est un dialecte syriaque occidental,



Un certain Juif : Jésus tome 1 Les données de l'histoire

John P. Meier

Éditions du Cerf, coll. Lectio Divina, 2004 – 480 pages, 19 €

Les images que nous nous faisons de Jésus de Nazareth sont nombreuses et diverses. Jamais pourtant nous ne pourrions faire l'impasse sur une interrogation fondamentale : que pouvons-nous effectivement savoir de Jésus par la connaissance historique moderne ? John P. Meier, dans ce premier volume d'une œuvre qui en compte quatre, explique comment la question de Jésus se présente aux yeux de l'historien et les méthodes qu'il met en œuvre pour la cerner. S'impose tout aussitôt de passer au crible de la critique les témoignages les plus anciens sur Jésus soit dans les premiers

écrits chrétiens soit dans des textes juifs ou païens. Se déploie ensuite une large enquête sur les origines de Jésus, son milieu social, culturel et religieux, les appartenances familiales. Enfin il établit la gamme des dates que l'on peut retenir pour les événements marquants de la vie de Jésus : naissance, début et durée du ministère, dernier repas, condamnation et exécution. Ce questionnement critique aurait-il pour effet de rendre la figure de Jésus plus incertaine ? Paradoxalement, c'est en affrontant le dossier critique qui les concerne que les personnalités de l'histoire prennent le plus de consistance. Croyants ou agnostiques trouveront ici la grande encyclopédie moderne sur ce juif singulier que fut le Jésus de l'histoire. Conduite rigoureusement suivant les sciences historiques de notre temps, elle est reconnue comme œuvre de référence par l'exégèse biblique actuelle.

traditionnellement parlé dans la région de Tur Abdin, actuellement en Turquie. Il est encore parlé par des membres de la communauté syriaque orthodoxe, et intègre du vocabulaire turc. Il existe un autre dialecte syriaque occidental parlé en Syrie dans trois villes, dont la célèbre Maaloula, mais principalement par des musulmans.

Prie-t-on dans la langue de Jésus ?

Cette quantité d'informations mérite un récapitulatif. L'araméen est un groupe de langues et de dialectes, d'une grande diversité et d'une grande richesse. Jésus parlait une variante du judéo-araméen occidental dit galiléen. Les Églises concernées par cet article ont comme langue officielle le syriaque, qui est une autre variante très chrétienne de

l'araméen, constituée en langue à partir de la ville d'Édesse. Dans sa version orientale, littéraire et dialectale, le syriaque est toujours pratiqué par les chaldéens et les assyriens. Dans sa version occidentale, le syriaque littéraire est la langue liturgique et traditionnelle des maronites et des syriaques orthodoxes et catholiques. Mais son dialecte n'est parlé que par des syriaques orthodoxes

et très rarement par des catholiques. Les maronites ne parlent plus de dialecte syriaque depuis plusieurs siècles et n'utilisent le syriaque que dans la liturgie, et en général, dans des proportions très modestes. À l'encontre des autres Églises, les maronites ont opté pour le choix de l'arabité depuis plusieurs siècles.

Revenons à la question initiale posée à l'introduction : les communautés orientales de tradition syriaque prient-

elles dans, ou parlent-elles la langue de Jésus Christ, l'araméen galiléen ? Ayant mis des informations à votre disposition, je vous laisse, cher lecteur, chère lectrice, répondre vous-même à cette question.

Les disciples du Nazaréen savent bien que la langue que parlait leur maître est celle que toute la création peut comprendre, la langue de l'amour. Elle est

gravée dans les cœurs des humains quels que soient leurs cultures, leurs alphabets, leurs traditions ou leurs religions. Il n'est besoin de se rendre nulle part pour l'écouter, car elle est plus proche de soi que soi-même. C'est dans la mesure où tous les autres idiômes se taisent qu'elle devient audible, et qu'elle se donne à travers toutes les beautés qui reflètent la tendresse du Père.

« L'araméen est un groupe de langues et de dialectes, d'une grande diversité et d'une grande richesse. Jésus parlait une variante du judéo-araméen occidental dit galiléen. Les Églises concernées par cet article ont comme langue officielle le syriaque »